

DELANTE PRODUCTIONS ET NOLITA PRÉSENTENT

VINCENT
DEDIENNE

GÉRALDINE
NAKACHE

CLÉMENCE
POÉSY



JE
NE
SUIS
PAS
UN
HÉROS

UN
FILM
DE
RUDY
MILSTEIN

SCÉNARIO ET DIALOGUES RUDY MILSTEIN ADAPTATION RUDY MILSTEIN ET THÉO COURTIAL AVEC LA PARTICIPATION DE GABELLE MAÏE
ISABELLE NANTY SAM KARMANN

RABAN NAHÏ GUEFFEL JOHANN D'AVIGNON RUDY MILSTEIN ANNA CESTINA DE LA MONTAGNE FRANÇOIS GÉRALDINE NAÏSSA MATHIEU ACCORIN MATHIEU DELAMONT ET THOMAS FROUZEAU
MUSIQUE ORIGINAL RUDY MILSTEIN AVEC LA PARTICIPATION DE THOMAS FROUZEAU
PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR BRUNO LAURENT COSTUME DESIGNER ELINA THOMAS DIRECTEUR DE PRODUCTION MIRELENE DELLEC CHERIE BRUNO BARBELE ANTOINE
CARRÉ COSTUMEUR CLARA BRALLY
CARRÉ MANAGERES VÉRONIQUE CLOUTIER LASCALLE CARRÉ COORDINATEUR MATHIEU BARBELE
MONTAGE MATHIEU DELAMONT DELANTE PRODUCTIONS ET DELANTE CINEMA AVEC LA PARTICIPATION DE SAS ANATOM PRINCE PRINCE
ET FISHYMOLE EN ASSOCIATION AVEC PANAME DISTRIBUTION CINECLASH TV CINECLASH 4 HD INFESTRUM TV AVEC LA PARTICIPATION DE DELANTE PRODUCTIONS PANAME DISTRIBUTION
dclatic. NOLITA OCS primevideo Canal+ OXANE m6plus Mediasetrights D24 ANAME



DELANTE PRODUCTIONS et NOLITA présentent

JE NE SUIS PAS UN HÉROS

Un film de Rudy Milstein

Avec Vincent Dedienne, Géraldine Nakache, Clémence Poésy,
Isabelle Nanty, Sam Karmann

France / 2023 / durée : 101' / 1:85 / 5.1

SORTIE LE 22 NOVEMBRE

DISTRIBUTION

Paname Distribution
Tél. 01 40 44 72 55
distribution@paname-distribution.com
www.paname-distribution.com

RELATIONS PRESSE

Laurent Renard
60, rue de Cléry – 75002 Paris
Tél. 01 40 22 64 64
laurent@presselaurentrenard.com

SYNOPSIS

Louis c'est ce mec super gentil. Et dans son cabinet d'avocat, ce n'est pas un compliment.
Le jour où son médecin lui diagnostique par erreur une maladie grave, le regard des autres change :
on fait attention à lui, on lui pose des questions et on écoute les réponses, Louis existe enfin !
Alors bien évidemment, il hésite à dire qu'il va très bien.

ENTRETIEN RUDY MILSTEIN

Racontez-nous la genèse du film.

J'avais envie d'écrire sur l'apparence, comment parfois on peut mettre de côté nos principes pour séduire, se faire accepter d'un groupe, progresser socialement, faire plaisir à ses parents. Jusqu'à quel point nous sommes capables de mettre nos convictions de côté, notre morale, et oublier nos propres questionnements pour arriver à notre but. Le personnage de Louis, qu'interprète Vincent Dedienne, incarne un jeune avocat pris dans la tornade d'une affaire de pesticides présumés responsables de cancers. C'est un garçon gentil, naïf, plutôt mignon. Pourtant, tout au long du film, il commet des choses immorales. Et on l'accepte parce que, précisément, c'est un gentil. Est-ce que des bonnes intentions pardonnent tout ? Sous couvert d'intentions louables, peut-on se permettre de mal agir par moment ? Ou alors au contraire, les actions définissent-elles ce que l'on est ? Voilà, c'est un peu toutes ces questions qui m'ont animées pendant l'écriture du scénario. Je voulais qu'il n'y ait ni gentils ni méchants. Par exemple, le personnage d'Hélène (Géraldine Nakache), la porte-parole de l'association des victimes du cancer, semble a priori détestable – elle est vulgaire, grossière, agressive – alors qu'elle est altruiste, elle pense d'abord aux autres, elle défend la veuve et l'orphelin. Mais est-ce qu'elle pense vraiment aux malades quand elle les défend ? Est-ce que Louis n'a pas raison de lui dire qu'ils ont tout intérêt à prendre l'argent maintenant plutôt que de se battre des années pour une cause perdue d'avance ? Bref, je voulais que les problématiques de chacun soient plus complexes que « il est gentil elle est méchante » etc. D'où le titre (qui n'est pas une référence à Balavoine...) : je suis le héros du film, mais « je ne suis pas un héros » !

« Je ne suis pas un héros » est une comédie dont le fil rouge est le cancer ; un sujet grave dont vous réussissez à nous faire rire tout en nous émouvant...

J'ai perdu ma grand-mère de cette maladie, je l'ai accompagnée les dernières années de sa vie je vivais avec elle, j'ai vu ce quotidien. Un pote aussi en est décédé, très jeune - un garçon très beau, solaire, qui adorait organiser des fêtes, il s'appelait Julien. Le cancer est naturellement venu se greffer au scénario. Il me permet d'incarner la métaphore pour traiter de ma problématique sur l'apparence : Louis est prêt à se faire passer pour un malade du cancer pour faire plaisir aux autres. Pour autant, il n'a jamais été question de pathos : je voulais garder un ton nerveux, joyeux et lumineux.

Toute mon enfance, j'ai entendu mes grands-parents,

qui ont vécu la Shoah, faire régulièrement des blagues à ce sujet. Mon père, tout jeune médecin durant les années Sida, a pris le relais. J'ai grandi dans cette ambiance où, plus les événements sont dramatiques et plus on s'exhorte à en rire. Face à certains désespoirs, il ne reste plus que l'humour.

Vous vous amusez de l'hypocondrie du héros, de la brutalité du médecin (Guillaume Pellegrin) qu'il consulte, de l'opportunisme des dirigeants du cabinet dans lequel il travaille... On pourrait vous taxer de cynisme ?

Ce n'est pas parce que des gens comme ça existent vraiment et que j'en parle que je suis comme ça !! En vrai, je pense qu'on l'est tous un peu pour assurer notre survie, à des degrés différents. C'est la nature humaine qui est faite de ça. Par exemple, je n'ai pas inventé la scène du médecin : il y a quelques années, comme Louis dans le film, j'ai consulté pour une boule que je trouvais inquiétante, et le médecin m'a quasiment écrit mot pour mot les séquences du film ! Je n'ai presque rien inventé, je n'ai eu qu'à recopier ! Alors, sur le moment, quand j'attendais les résultats dans son cabinet ça ne me faisait pas énormément marrer, mais avec un peu de recul, c'est très drôle. J'entends souvent des histoires de ce genre-là, donc j'imagine que je ne suis pas le seul.

Et je comprends cette désensibilisation. Comment fait le médecin pour avoir le moral en fin de journée après avoir annoncé douze cancers à l'heure du goûter ? Je peux comprendre que, par mesure de protection, il puisse devenir cynique.

Mon frère était avocat, c'est ça qui m'a donné envie d'écrire sur ce métier qui soulève plein de questions passionnantes : comment on fait pour défendre des mauvaises personnes sans que cela nous pose des problèmes de conscience ?

Vous vous servez de tout pour écrire ?

Bien sûr. La réalité est un matériau formidable. Aussi désolant qu'il est drôle. Les contradictions de la nature humaine sont passionnantes. Et je ne me pose pas en juge, je ne sais pas si je suis une bonne personne moi-même. Comme tout le monde, j'essaie de l'être, mais c'est compliqué. Tous les personnages du film sont inspirés de questions que je me pose et de gens que je connais, mais je décale au maximum pour éviter qu'ils me collent un procès pour diffamation !

Avec cette affaire de pesticides, l'écologie en prend également pour son grade, tout comme ces bobos greenwashers qui se plaignent du plastique dans les emballages de fruits...

Mais en fait je me moque de moi-même ! J'aimerais faire tellement plus pour l'écologie, la planète, et puis pour plein d'autres choses, mais je ne sais pas par où commencer ! Alors je ne fais rien. Ou peu. Ou un jour, je vais m'offusquer fortement pour me donner bonne conscience et puis passer à autre chose. Je me moque un peu de cet engagement mondain, qui rejoint la problématique de départ sur l'apparence : signer des pétitions sur Facebook mais se faire couler un bain tous les soirs, est-ce vraiment pertinent ?

Au milieu de tout ça, Louis navigue avec sa candeur ...très vite mise à l'épreuve. Son talon d'Achille, ce sont ses parents (Isabelle Nanty et Sam Karmann).

C'est la problématique de ce personnage : il a toujours tout fait pour leur faire plaisir. Au début, on présente un personnage qui veut des responsabilités dans son cabinet, mais le fait-il parce qu'il en a vraiment envie ? Ou par mimétisme de classe sociale ? La problématique liée aux parents me permet d'évoquer une autre piste sur le thème de l'apparence.

Isabelle Nanty et Sam Karmann, qui les interprètent sont de grands comédiens que j'admire et que j'adore.

Drôle de parents quand même – la mère surtout, qui évoque la venue au monde de son fils comme une maladie.

Il voit sa mère malheureuse, alors il ne lui en veut pas de toutes les saloperies qu'elle peut lui balancer à la figure. Il met les intérêts de sa mère, des autres, avant les siens, c'est encore un enfant. Et tout au long du film il va faire sa crise d'ado : il fait des conneries, il fait du mal à ses parents, il se remet au centre de sa vie pour, au final, affirmer qui il est, ses opinions, et enfin devenir un adulte. Peut-être que j'ai écrit ce film parce que je n'ai jamais fait de crise d'ado justement ! Je viens d'y penser. J'en parlerai à ma psy à la prochaine séance.

Ce qui sauve Louis, c'est sa rencontre avec les victimes atteintes du cancer- dont Julien (Rabah Nait Oufella) - et Hélène.

Il va enfin se poser des questions. Il sort de son milieu social, de sa zone de confort, il est confronté à d'autres pensées, d'autres conceptions de la société, du monde, d'autres manières de vivre. C'est l'altérité qui nous sauvera !!

On sent l'influence à la fois cocasse, bienveillante et féroce de Woody Allen planer sur le film.

Je crois qu'il est juif lui aussi !

C'est un réalisateur qui compte beaucoup pour moi. Se servir de l'humour pour parler de problématiques existentielles, c'est un truc que faisait déjà ma grand-mère ! Ça me plaît, ça me parle.

De quelles autres influences vous revendiquez-vous ?

Beaucoup de comédies américaines – les films de Judd Apatow. Le cinéma d'Agnès Jaoui, de Julie Delpy, celui de Michel Leclerc aussi, et de Baya Kasmî. « Victoria », de Justine Triet. J'aime beaucoup aussi les comédies anglaises comme « Quatre Mariages et un enterrement », de Mike Newell. Les premières saisons des Simpson également ! « To Be or not To Be » d'Ernst Lubitsch, reste pour moi la comédie parfaite, on est constamment ballotté entre de pures situations comiques et de vrais moments de tensions dramatiques. On croit à tout, on comprend tout, c'est tragique, et on rigole.

Vous venez du théâtre. Qu'est-ce qui vous a poussé vers la réalisation ?

J'ai toujours voulu faire du cinéma. J'ai toujours aimé écrire et raconter des histoires. Or, le théâtre a longtemps été le chemin le plus court et le plus immédiat pour concrétiser ces envies. C'est ça qui est magique avec le théâtre, on a une relation tellement forte et immédiate avec le public. J'ai intégré la troupe de Pierre Palmade : nous écrivions la semaine et jouions notre production le week-end suivant. Le côté instantané du théâtre m'a permis d'expérimenter plein de choses différentes sans que l'envie de passer au cinéma me quitte.

Pour autant, je ne pensais pas réaliser moi-même ce film ; juste en écrire le scénario. J'ai cherché longtemps un réalisateur qui irait dans le même sens que moi et je ne l'ai pas trouvé. Je savais exactement ce que je voulais, alors j'ai décidé de faire le grand saut.

Hormis votre cinéphilie, vous n'aviez aucune expérience dans ce domaine...

Aucune. Je me suis exercé en tournant des courts métrages que j'ai considéré comme des sortes d'ateliers préparatoires : prendre la caméra, tester des axes, des objectifs, des manières de raconter certaines choses, de voir la différence entre les projections mentales, le papier et l'image. J'écrivais et, le lendemain, je partais réaliser.

L'écriture du scénario, qui tutoie parfois l'absurde tout en ménageant des moments très émouvants et d'autres, acides, est très originale.

Votre travail au théâtre vous a forcément aidé...

Il m'a servi, bien qu'il soit très différent de faire rire au cinéma et au théâtre.

Ce sont deux conceptions de l'écriture bien différentes : au théâtre, il y a principalement les mots. Au cinéma, il peut y avoir aussi parfois les mots.

J'ai été très précis dans l'écriture des dialogues. Je les ai écrits et réécrits pendant longtemps, jusqu'à atteindre ce qui me semblait être le bon rythme. Mais les images et les regards peuvent remplacer une ligne

de dialogue, c'est un outil que l'on n'a pas forcément au théâtre.

Le théâtre se crée dans la contrainte, on ne peut pas montrer grand-chose donc on doit tout suggérer. C'est l'inverse au cinéma. Mais lorsque l'on a un petit budget, il faut chercher comment raconter ce que l'on veut raconter avec moins d'argent. Comme je viens du théâtre, ça ne m'a pas du tout fait peur, je ne me suis pas du tout senti contraint. Au contraire même, c'était excitant !

Le film est donc très écrit, travaillé, mais il était indispensable que le spectateur ne voie pas du tout ce travail-là, qu'il oublie le texte en ayant le sentiment d'être de plain-pied avec la vraie vie et la spontanéité qui s'en dégage. Pour que l'humour passe, mes personnages devaient être vrais : c'est, pour moi, la seule façon d'instaurer un processus d'identification et de faire passer l'humour. Pour éviter qu'on voie les coutures, j'ai travaillé en amont avec eux, puis je me suis aussi amusé à les faire improviser, pour qu'ils restent constamment dans le moment. Et même si, au final, j'ai gardé très peu de ces improvisations, elles ont été très utiles.

Vous évoquez vos courts-métrages comme des essais : tous les comédiens ont-ils participé à vos courts-métrages ?

Certains oui - des comédiens formidables que je connaissais du théâtre et que j'adore. J'aime l'esprit de troupe. Je travaille avec Johann Dionnet (Bastien) depuis plus de dix ans ! J'ai également travaillé plusieurs fois avec Sébastien Castro (l'avocat des malades) qui est un pur génie comique. J'admire aussi la folie de Guilhem Pellegrin qui joue le médecin, j'ai écrit ce rôle en pensant à lui. Et j'ai eu un coup de cœur pour Anna Cervinka (de la Comédie Française) que je trouve absolument formidable ! J'ai mis un point d'honneur à faire moi-même le casting.

Parlez-nous du choix de Vincent Dedienne pour jouer le personnage de Louis.

Avec Vincent, on se croise au théâtre depuis des années sans se connaître. Je l'ai vu jouer très souvent et, à chaque fois, je le trouve génial ; j'aime sa fantaisie, sa poésie, sa folie, son charme. C'est quelqu'un qui est très drôle dans la vie mais qui possède aussi une certaine mélancolie de l'enfance dans le regard, une naïveté... On est obligé de l'aimer. Il était parfait pour le rôle. Son corps tout entier incarne le personnage. Il m'a suivi partout, avec générosité, justesse et précision. On a construit ce personnage ensemble, j'ai adoré cette collaboration. C'est une vraie chance pour un premier film d'avoir pu créer ce rapport-là.

Géraldine Nakache ? Clémence Poésy ?

Certains lecteurs du scénario avaient peur du rôle d'Hélène. On me disait : « Elle est vulgaire, chiante ; on la déteste ». Et moi, je m'évertuais à persuader

mes interlocuteurs du contraire en leur montrant la fragilité du personnage et son insécurité qui ne passe que par les sous-textes et les regards. Jamais elle ne dira qu'elle est déstabilisée. Pourtant elle l'est très souvent. Il fallait une comédienne qui puisse incarner ces fragilités-là. Géraldine me fait beaucoup rire, mais elle est tellement d'autres choses. Elle est hypersensible, et a dans le regard une insécurité que j'avais vue dans « Et ta sœur », de Marion Vernoux. Quand je lui ai proposé le rôle, elle n'a pas hésité. C'est une formidable actrice, généreuse, intelligente, et riche de tellement de choses. Elle est ouverte à explorer toutes les pistes, non seulement elle se laisse emmener partout mais en plus elle propose énormément. J'ai adoré travailler avec elle.

Clémence a réussi à apporter au personnage d'Elsa quelque chose de bienveillant, de doux, de tendre, d'humain. J'aime sa voix. Et son jeu. Elle est d'une précision incroyable, elle peut tout faire ! Elle a une maîtrise des nuances, des sous-textes. J'aurais pu monter tous ses rushes, elle est toujours juste, incarnée !

On ne la connaît pas beaucoup en comédie alors qu'elle est drôle ! Elle maîtrise ce rythme-là instinctivement !

Vous-même, interprétez un rôle important dans le film : celui de Bruno, le voisin de Louis. Victime d'un AVC, il est devenu incapable d'éprouver la moindre émotion.

Le rôle m'amusait. Qui plus est, il était tellement particulier que j'ai pensé que je gagnerai du temps à ne pas devoir expliquer qui il était. Bruno est tellement atypique : à une nuance près, il pouvait devenir antipathique, psychopathe ou juste bête. Je savais comment l'imbriquer dans le film. On a tourné toutes mes séquences à la fin du tournage, donc c'était étonnant de rejoindre les autres acteurs dans un rapport différent. Réaliser et jouer en même temps est une expérience particulière car les deux métiers nécessitent des compétences contradictoires : pour réaliser il faut être dans le contrôle de tout, pour jouer il faut être dans un lâcher prise total. Un de mes meilleurs amis, Arthur Fenwick (qui joue également dans le film) surveillait que je ne partais pas dans tous les sens. Merci à lui !

C'est un homme qui ne sait pas sourire... Sauf à donner l'impression exactement contraire d'avoir envie de mordre.

Il s'en fout de son apparence, de ce que pensent les autres, il ne cherche à séduire personne puisqu'il n'a plus d'émotion. Alors il ne fait aucun effort. Il renvoie Louis à cette question : ce n'est pas parce que t'as des émotions que t'es plus heureux que moi ! Qu'est-ce que t'en fais, toi de tes émotions ? Elles te servent à quoi ? À faire du bien ou pas ?

Comment avez- vous préparé le film en amont avec vos comédiens ?

On a fait des lectures en tête à tête. Je leur donnais beaucoup d'indications sur les sous-textes.

Et puis, sur le plateau on oubliait tout ça, je faisais en sorte d'instaurer une atmosphère légère, d'amusement et de liberté. La comédie ne peut pas naître dans la tension. Il faut des comédiens détendus et en confiance pour qu'ils puissent s'amuser et créer. Si un comédien se sent jugé, ou pas en confiance, c'est foutu !

Vous dites que vous les avez beaucoup fait improviser.

J'allais même parfois voir le comédien d'en face pour lui demander de changer son dialogue afin de décontenancer son partenaire. Cela créait des réactions d'insécurité sur lesquelles j'ai joué. Du coup ils attendaient constamment l'accident, et j'avais ce que je voulais : ils étaient à cent pour cent dans le moment, dans l'écoute, prêt à réagir à tout.

C'est Thomas Rames qui fait la lumière du film.

Nous avons le même âge, des références en commun. Thomas avait fait la lumière des « Cobayes », d'Emmanuel Poulain- Arnaud, un de mes amis. J'aimais l'image qu'il avait faite sur ce film. On s'était rencontré à cette occasion et nous nous étions bien entendus. On a beaucoup parlé de ce que serait l'ADN de « Je ne suis pas un héros » et on avait envie des mêmes choses. On a beaucoup travaillé en amont. Chaque séquence a son propre rythme, mais pour que le rythme global du film fonctionne, il fallait jouer aussi sur les variations de rythme entre chaque séquence. On est arrivé le premier jour on savait déjà tout ce qu'on allait faire, même si on s'est laissé parfois surprendre pendant le tournage !

Dans la comédie, le montage est une étape particulièrement importante. Comment s'est-elle déroulée ?

Le désavantage de faire beaucoup d'improvisations c'est de se retrouver avec beaucoup de rushes ! Et comme on n'avait pas beaucoup d'argent, on pou-

vait pas se permettre de faire ça en 18 mois ! Il a fallu trouver un équilibre entre le texte qui était écrit et ces petits moments de vie que je voulais introduire. Au début du montage, tout est magique : on met les instants bout à bout et le film existe ! Sauf, qu'un jour, on constate qu'il dure deux heures quarante ! Et qu'on ne voit pas du tout où couper ! Et que ça ne ressemble pas à ce qu'on avait imaginé ! Alors on travaille, on repense certains moments, on réécrit. Jusqu'à ce que, plusieurs longues semaines plus tard, le film apparaisse enfin et que la magie opère à nouveau. Et là, c'est génial : chaque jour, c'est mieux. On peaufine, on précise. En fait, on peut monter et remonter le film à l'infini. Jusqu'au jour où on commence à lui faire plus de mal que de bien. Il faut être extrêmement bien entouré sinon c'est foutu. Merci à Cyril Besnard et Monica Coleman de m'y avoir aidé.

Un mot sur la musique ?

C'est mon frère, Dov, qui l'a composée. Je le connais très bien dans le travail- il faisait déjà la musique de mes pièces. On a beaucoup parlé du scénario. Je lui avais demandé de travailler dessus avant le tournage pour avoir certaines musiques en tête pendant. Je lui ai envoyé les rushes pour qu'il continue de réfléchir. On a testé plein de chemins différents. Nous sommes d'abord partis sur un thème très électro puis sur des percussions pour finalement s'accorder sur du piano qui me paraissait plus proche de l'humeur du personnage de Louis et de la mélancolie du film, tout en gardant quelques passages d'électro pour mettre des touches de modernité.

Je n'aime pas, dans les films, quand la musique est omniprésente, et qu'elle indique au spectateur ce qu'il doit penser. J'aime quand elle accompagne discrètement. Je me suis aussi parfois servi de la musique comme élément comique : la couper pour appuyer certaines situations, par exemple, quand Louis fait des allers-retours dans le couloir de son cabinet, après avoir dit à Elsa qu'il était malade alors que non. La musique ici me permet de dire : oui c'est horrible ce qui arrive, mais si tu fais un pas de côté, tu te rends compte que tout ça peut également être très drôle ! Comme dans la vie, quoi.

ENTRETIEN VINCENT DEDIENNE

Quelle a été votre réaction en découvrant le scénario du film ?

J'aime quand les scénarios sont écrits, déceler un auteur derrière, avec un sens du dialogue, un rythme, une mélodie... C'est ce que j'apprécie au cinéma et qui m'a un peu manqué ces dernières années. Il y avait tout cela dans le travail de Rudy : il n'a pas peur de faire sonner les situations, les mots ; un peu comme s'il inventait une langue.

Le connaissiez-vous ?

Je connaissais l'acteur pour l'avoir vu jouer dans La Troupe à Palmade, puis au théâtre de Paris dans « La Nouvelle », d'Eric Assous, aux côtés de Mathilde Seigner et Richard Berry ; je ne connaissais pas du tout son travail d'auteur.

Dès la lecture, son regard sur le monde m'a plu – un regard naïf mais ni imbécile ni désabusé avec, quand même, un humour assez mordant. Louis, mon personnage, lui ressemble beaucoup.

Un personnage qui, aussi original soit-il, nous semble familier, presque universel : on a tous des tendances hypocondriaques ; la tentation aussi de se couler dans un moule qui ne nous correspond pas ou va carrément à l'encontre de nos valeurs...

Oui, on a un accès immédiat à lui. Parce qu'il déclenche une empathie folle. C'est valable pour la plupart des personnages du film : ce sont tous des gens qui font comme ils peuvent, mais de manière différente. La mère de Louis (Isabelle Nanty) fait comme elle peut, c'est-à-dire mal ; son père (Sam Karmann) aussi, et il se trompe autrement. Bruno (Rudy Milstein) se débrouille avec sa carence d'émotions. A bien des égards, Louis, comme les autres, est assez navrant. Tout en portant un œil naïf sur eux, Rudy n'est absolument pas dupe de leurs travers. Il observe et a des choses à dire.

Certains, dont Louis, finissent malgré tout par se défaire des tentations qui s'accumulent sur leur passage.

Il choisit qui il veut être et effectue un trajet. On peut penser que le personnage d'Elsa (Clémence Poésy) en effectue un, elle aussi, lorsqu'elle parle avec lui à la fin du film. Doit-on la croire ? Est-ce encore une façade ? J'aime assez cette incertitude dans lequel le film laisse le spectateur, tout comme j'aime les sous-textes qu'il réussit à faire passer sans cesse - sur l'écologie, la loi du profit... Je trouve très charmante cette posture élégante de l'air de rien. Elle m'évoque le cinéma de Woody Allen et la délicatesse de certaines comédies anglaises...

Avant de se trouver, le personnage oscille entre deux femmes et deux extrêmes - Elsa, sa patronne, ultra calculatrice, et Hélène (Géraldine Nakache), la porte-parole de l'association des malades du cancer intoxiqués par des pesticides, ultra militante.

À ce stade de l'histoire, Louis est complètement perdu. Ce qui est intéressant, c'est que ce sont deux histoires qui pourraient être plausibles, et ce qui l'est encore plus, c'est qu'au final, on ne sait pas s'il reste vraiment avec Hélène. C'est une happy end très mesurée. J'adore.

Comment avez-vous travaillé en amont avec Rudy Milstein ?

Rudy et moi avons fait beaucoup de lectures. La lecture à voix haute fait tout apparaître – les failles, les facilités, les embûches. C'étaient des séances assez inspirantes et une belle manière de faire connaissance. Déjà, à ce stade, j'avais compris qu'il allait très bien me diriger : je n'avais qu'à me laisser guider.

De manière générale, je pense que la seule préparation à faire avant de démarrer un tournage, en dehors d'apprendre son texte, bien sûr, est d'arriver le plus disponible possible.

Justement, parlez-nous du tournage.

Encore une preuve de la familiarité que Rudy entretenait avec Louis, il m'a parfois dirigé comme lui-même se serait dirigé. Spontanément, je ne serai pas allé vers le comique et l'énergie que j'ai dans le film. Moi, dont la nature est plutôt proche de Daniel Prévost, il m'a en quelque sorte Bourvillisé, comme lui-même est, y compris dans la vie – un peu Chaplin, un peu Pierrot lunaire et un peu Bourvil. Il m'a demandé, par exemple, d'avoir un regard plus écarquillé, d'être plus doux. Ça m'a bousculé, c'était passionnant.

Avec Rudy, on faisait beaucoup de prises, jamais moins de quinze, et toujours de six mille manières différentes. Il nous a parfois demandé des choses abracadabrantes, dont on n'était presque sûrs qu'elles ne seraient pas dans le film – tomber, faire n'importe quoi avec nos corps, avec des objets ... Il fallait être ouvert, s'amuser, improviser ; être un jouet et un enfant à la fois. Ça a été un moment d'autant plus idyllique que tout le monde sur le plateau - Géraldine, Clémence, Rabah, Sam, Johann était à l'unisson. C'était facile et joyeux de travailler avec eux.

Un tournage heureux...

Oui, à l'opposé de beaucoup d'autres où l'ambiance peut être pesante. Rudy a choisi des bons camarades à tous les postes - jeu, technique, image, costumes, maquillage, équipe mise en scène ; des gens joyeux

et concentrés à la fois. D'un bout à l'autre de la fabrication, on sent l'esprit de Rudy, quelque chose qui lui ressemble ; beaucoup d'honnêteté. Dans le futur, les acteurs vont adorer travailler avec lui.

Y-a-t-il eu des scènes qui vous ont particulièrement marqué ?

La scène du procès ; un moment toujours terrifiant tellement on a en tête les musiques de scènes similaires. Elles peuvent être facile à rater. Et celles avec Rudy : j'étais très curieux de jouer avec lui après avoir autant tourné sous sa direction. Nous étions à la toute fin du film. Tous les autres avaient fait leur dernier plan. Ça n'a pas toujours été facile : c'étaient deux musiques qui devaient s'accorder. Mais c'était intense.

Louis, comme tous les personnages que vous interprétez, a un sens du rythme insensé. Est-ce une chose à laquelle vous réfléchissez ?

A quelle vitesse jouer, à quel rythme, avec quel tempo... sont des questions qui me passionnent. C'est une recherche géniale à mener mais qui, chez moi, fonctionne plutôt à l'instinct.

Et comme toujours, vous dégagez une poésie et une certaine mélancolie.

Je ne le fais pas exprès, ça m'énerverait presque. Par exemple, quand j'ai écrit et joué mon dernier spectacle, « Soir de gala », j'étais convaincu de faire quelque chose de purement drôle, sans émotions. Je demandais autour de moi : « Bon, là, on est d'accord, il n'y a pas d'émotions ? ». Et on me répondait : « Ben, si. » Ça m'échappe, j'aimerais avoir la main là-dessus.

Dans « Je ne suis pas un héros », on assiste à un véritable glissement : de situations absurdes, on s'oriente progressivement vers un ton plus grave.

Le film est construit comme ça. Il démarre de façon très loufoque puis, sans trop s'en apercevoir, on emprunte une pente un peu plus dense, plus épaisse, plus émouvante, tout en restant dans la comédie. C'est un glissement très subtil qui s'opère tout du long, une grâce qui emporte tout et qui rend cette première œuvre très personnelle, comme si Rudy nous disait qui il est. C'est très émouvant, surtout pour un premier film. J'adore aller à un spectacle, une exposition ou ouvrir un livre où l'artiste me dit qui il est.

Vous avez toujours fait des choix singuliers au cinéma et vous êtes beaucoup engagé sur des premiers films.

C'est un hasard. Déjà, je suis obligé de dire que j'ai fait pas mal de films ratés. Pourquoi des premiers films et pourquoi des premiers films de femmes ? Sans doute parce que, jusqu'à maintenant, on ne me proposait pratiquement que ceux-là. J'arrivais en deuxième ou en

troisième position après que William Lebghil et Vincent Lacoste avaient refusé. Même si je me suis toujours engagé sur des scénarios très bien écrits, je mesure seulement maintenant à quel point l'entreprise d'un premier long-métrage est un risque. Tous les jours, il se présente une nouvelle occasion pour le rater – une embûche technique, un jour de tournage en moins, un décor qui saute... Cela stimule certains réalisateurs, cela abat la plupart.

« Je ne suis pas un héros », qui est définitivement le film que j'aime dans ma filmo, est à part. Déjà, j'étais le premier choix de Rudy. Ensuite, c'est un homme de théâtre habitué à composer avec les difficultés. Chez lui, l'adversité décuple sa créativité.

Venant, vous aussi, du théâtre et étant également auteur et humoriste, l'alchimie était destinée à prendre entre Rudy et vous...

Notre appartenance au théâtre nous a lié sans aucun doute : les gens qui en sont issus ont du métier et, surtout, ils ont l'esprit de troupe. Ils savent ce qu'est une grande équipe au travail ; ce ne sont pas des compétiteurs individuels comme on en voit beaucoup parmi les acteurs de cinéma. Et puis, ce sont des gens qui n'ont pas peur. Je pense que ce qui soigne les acteurs et les assure de rester en bonne santé, c'est le théâtre. Sinon, le muscle s'atrophie.

Ignorance ou méfiance mal placée, le milieu du cinéma en est souvent resté à tort à une image préconçue du théâtre qui a maintenant plusieurs siècles. C'est pour cette raison que l'on voit si peu d'immenses acteurs de théâtre jouer au cinéma. Pourtant, dès qu'une actrice comme Anne Alvaro interprète deux rôles importants, elle gagne deux César.

Est-ce la raison pour laquelle on continuera de vous voir et au théâtre et au cinéma ?

J'adore l'immédiateté du théâtre. Je sais que chaque fois que j'ai envie de dire ou d'écrire quelque chose, trois mois après je pourrai m'exprimer sur une scène sans avoir eu besoin de passer par la lecture de gens dans des bureaux que je ne connais pas et qui m'abattraient avec des arguments que je n'ai pas envie d'entendre : « Votre texte est superbe. Par contre, en ce moment, les spectateurs ont plutôt envie d'entendre parler de la famille... » Mais un jour, peut-être, aurais-je à mon tour envie de passer à la réalisation et d'affronter ces lecteurs bizarroïdes...

Quel cinéophile êtes-vous ?

Sans être un obsédé des salles obscures, je vais régulièrement au cinéma.

Vos projets ?

« Un chapeau de paille d'Italie », d'Eugène Labiche, mis en scène par Alain Françon, au théâtre de la Porte

ENTRETIEN GÉRALDINE NAKACHE

Votre premier contact avec le projet de Rudy Milstein ?

C'est ce scénario envoyé par mon agent, que j'ai lu d'une traite parce qu'il était formidable, bien écrit et extrêmement bien dialogué. J'ai tout de suite eu envie de comprendre qui était cet auteur. A moins qu'il ait douze ans, pourquoi n'avait-il pas fait de films avant ? J'aimais sa façon très british de raconter ce sujet, ou, plutôt, la multitude de sujets qu'il abordait – le cancer, notre société et ses invisibles... Étrangement, j'ai pensé à « The Full Monty », de Peter Cattaneo. Jusqu'alors, je n'avais lu ce genre d'histoires que chez les Anglo-saxons.

J'ai réalisé que j'avais déjà vu jouer Rudy au théâtre dans La Troupe à Palmade, et cela m'a donné encore plus envie de le rencontrer. Quand on parle avec Rudy, on se dit que son scénario est exactement comme lui : c'est l'humilité avec d'immenses connaissances, une sensibilité à fleur de peau et l'humour comme bouclier. C'est une promesse ; quelqu'un qui a une musique dans l'oreille.

Je savais que Vincent Dedienne partageait mon enthousiasme. Lui et moi avons décidé d'être au rendez-vous, quel que soit le temps que le projet mettrait à se monter.

Hélène est très différente des personnages que vous avez joués.

Hélène dit au moins quatre gros mots par phrase et mon premier réflexe a été de penser : « Je ne suis pas tellement Corinne Masiero... ». Rudy m'a rassurée : « On l'est tous quelque part. Il ne s'agit pas forcément d'avoir cette enveloppe ou cet âge- là... » Il avait raison : les gilets jaunes, c'est tout le monde !

En commençant à me mettre le texte en bouche, un texte dialogué à la virgule près, j'ai compris à quel point mes craintes étaient infondées : n'importe qui pouvait dire ce texte parce qu'il sonnait juste. C'est l'intelligence de l'écriture de Rudy.

Hélène reste un personnage secondaire, mais le rôle est aussi travaillé que s'il s'agissait d'un personnage important. La rigueur du film repose aussi là- dessus. On peut retrouver cela dans une série, rarement dans un film. Cela rend tout plus dense, cela sert tout le monde, moi, la première.

Hélène est la seule à ne pas jouer sur les apparences. Bien que son cancer n'ait rien à voir avec les pesticides, elle croit dur comme fer dans la cause de ceux qu'elle défend, quitte à se tromper de choix en poursuivant une bataille stérile plutôt que d'accepter un compromis...

Bien sûr. On ne sert pas forcément une cause lorsqu'on est aussi concernée que l'est Hélène. Elle n'est pas au bon étage : comment pourrait-elle aider les autres alors

qu'elle ne sait pas s'aider elle-même ?

Hélène est en rémission, ce qui veut dire qu'elle n'est pas guérie ; elle est dans un combat biaisé et se bat pour ne pas être qu'une statistique. Elle se noie dans un combat noble mais pour lequel elle ne possède pas les armes ; les politiques en ont, ils n'ont pas celles du cœur. Quand nous tournions, Rudy et moi avons de nombreuses discussions. Je lui demandais : « *Comment croire qu'elle a raison de pousser les malades qu'elle défend à ne pas accepter les indemnités qu'on leur propose ? Ne voit-elle pas à quel point elle les enfonce ?* » Lui me répondait : « *Elle y croit.* ». Il avait raison. C'est pour ça qu'elle se trompe.

On comprend qu'il n'y a ni gentils ni méchants dans cette histoire ; juste des gens piégés par la vie, même si certains comme le personnage d'Elsa (Clémence Poésy) en sont plus conscients que d'autres.

Un médecin n'est pas méchant parce qu'il n'a pas sauvé la personne qu'on aimait. Un avocat n'est pas un monstre parce qu'il défend un abruti ; il fait son métier. C'est la vie, c'est le lot des humains. Cela n'empêche pas de combattre la gangrène qu'est la maladie ou celle qu'est la loi du profit. Rudy est très habile : évoquer le cancer et les gens qui en sont frappés lui permet d'aborder une foule d'autres thèmes : faut-il suivre le mouvement ? Se réveiller, au contraire, même si l'on sait que le combat est perdu d'avance ? Il le fait sans jamais surligner son propos, en prenant garde de toujours laisser ses personnages au centre. Et ils cheminent, ces personnages ; ils accomplissent tous un trajet. Ils avancent, à leur façon, bancale, chaotique, belle.

Comment prépare-t-on un tel personnage ?

Rudy ne souhaitait pas nous embarrasser avec des références. « Ce serait bien de fabriquer un truc à nous », nous disait-il. Lui et moi nous sommes d'abord concentrés sur le costume. Il souhaitait que je porte une mèche blanche – une de ses amies en avait une après que ses cheveux avaient repoussé, après sa rémission. Alors qu'en bonne franco-française, j'ai souvent peur d'affubler les personnages de lunettes ou de leur faire une couleur, je me suis laissé convaincre : il y avait, dans cette anecdote, une vérité qui me rassurait et qui est constitutive de mon travail. C'est ce genre de détail qui m'a permis de me sentir libre sur le plateau : nous avons cherché tant de vérités à tant d'endroits que ça ne me posait pas de problèmes ensuite de parler comme ne charretière.

Rudy, comme moi, a besoin de dire des vraies choses. Après, son prisme, c'est la comédie.

Avez-vous fait un travail auprès des malades du cancer ?

Je l'avais déjà fait sur « J'irai où tu iras », mon troisième long métrage. La vie m'avait mis face à cette maladie que je connais bien maintenant pour la traverser avec des proches. J'avais déjà les acquis. Rudy m'a aidée à les exploiter en travaillant la colère. Comment exprimer la colère quand on est illettrée comme Hélène et qu'on lui répète sans cesse qu'elle n'a pas le niveau intellectuel pour l'être ? C'est difficile, et c'est d'ailleurs ce qu'exprimait le mouvement des gilets jaunes en 2018 : en gros, arrêtez de nous dire qu'on n'est pas au bon endroit pour nous... arrêtez de nous cornériser ! Hélène est une invisible qui veut devenir visible. *« Vous me montrez du doigt, dit-elle au procès, mais ce n'est pas parce que je n'ai pas bac +5 ou que je n'ai pas le bon champ lexical que l'on m'empêchera de parler. J'ai quelque chose à dire et vous allez l'entendre. »*

Cette scène du procès que vous évoquez, entre drame et comédie, est particulièrement impressionnante...

Je l'appréhendais beaucoup. Elle est arrivée assez tard dans le tournage et, tout d'un coup, j'avais le sentiment qu'on passait à un registre plus sérieux. La charretière que je suis durant les deux tiers du film, n'aboie plus ; elle est prise par l'émotion. Ça va avec la vie : on est tous multiples, et on sait qu'on ne rit jamais mieux qu'après avoir beaucoup pleuré. Tout se mélange.

La comédie, c'est définitivement votre registre ?

Rire de choses difficiles est l'un des outils les plus puissants que je connaisse. Et cela exige un travail infiniment ardu. J'aime la comédie et j'admire le travail monstrueux fourni par Rudy pour parvenir à ce résultat. Tant pis pour les licornes et les arcs en ciel, je suis tellement heureuse de l'avoir rencontré !

Rudy Milstein n'avait encore jamais réalisé de long métrage. Appréhendez -vous sa façon de vous diriger ?

Rudy, c'est le chemin de l'humilité : il ne sait pas, donc il apprend. Dès qu'il a compris que son film avait une chance d'exister, il s'est mis à tester tout ce qu'il pouvait, il a réfléchi à sa mise en scène et n'a plus cessé de la travailler. Je lui ai fait confiance, comme je le fais toujours lorsque je m'engage sur un projet. Mais, contrairement à certains metteurs en scène dont on craint qu'ils montent un plan de nous qu'on ne sent pas, je me sentais totalement en sécurité. Je savais que si je tombais en faisant ma figure, un filet me récupérerait ; il n'y avait pas d'accident possible.

Sur le plateau, vous retrouviez Vincent Dedienne avec qui vous avez tourné « La Flamme ».

J'aime ce type dans la vie, j'adore son rythme. Jouer avec lui a été un plaisir fou. Et j'ai aimé aussi travailler avec cette incroyable et presque improbable distribution réunie par Rudy – Rabah Nait-Oufella, Clémence Poésy... On sentait les planètes alignées.

Racontez-nous l'ambiance du tournage...

Rudy s'est dit : on peut faire ce film, on n'aura pas cent semaines pour le tourner, ça va serrer un peu, il va falloir courir, mais, maintenant qu'on est là, on va s'amuser. Il a su créer l'esprit que je me fais de la bonne troupe de théâtre. Il participait autant qu'il dirigeait, nous demandait d'essayer des choses parfois insolites : aucun de nous n'avait de crainte : on savait qu'il avait la bonne oreille et le bon regard. Il nous protégeait.

Il nous est souvent arrivé d'improviser mais nous étions toujours cadrés par la couleur de son texte, si bien écrit, que l'impro se coulait d'elle-même. Rudy cherchait à créer des accidents à travers ces impros mais il voulait aussi nous faire plaisir. Sur un plateau, au bout de X prises, le renouvellement n'a pas de prix. Tout néophyte qu'il est, il a très bien compris ce besoin.

Vous réalisez vous-même...

Et cela ne change rien à mon comportement sur un plateau lorsque je suis comédienne. J'ai évidemment une conscience accrue des problèmes qui peuvent se présenter sur le plateau mais je suis d'abord là pour servir le film et m'adonner à la joie de jouer. Ensuite, pour être honnête, je suis aussi un peu à l'école : j'apprends des choses en accéléré – une façon de s'adresser à un technicien, de cadrer un plan.... Par contre, il ne m'est jamais venu à l'idée de penser mise en scène à la place du réalisateur quand je suis actrice.

Vous acceptez souvent le pari des premiers longs métrages...

C'est vrai : d'abord parce que je sais à quel point il est difficile de monter un premier film ; ensuite parce que je pense que le sang neuf est constitutif du cinéma. Et enfin, parce que je sais la fête que représente ce moment qui n'arrive qu'une fois.

Vous venez de terminer l'adaptation en six fois cinquante-deux minutes des « Enfants sont rois », de Delphine Le Vigan pour Netflix, après une série pour Netflix. Allez-vous reprendre le chemin de la réalisation ?

J'écris. Pour l'instant, ce sont des mots sur le papier. Mais si j'en parle, c'est que j'ai envie que ça existe.

ENTRETIEN CLÉMENCE POÉSY

On vous voit rarement dans une comédie...

Cela faisait pourtant très longtemps que je rêvais d'en tourner une sans trouver de scénario qui me séduise. Ceux que l'on me proposait étaient trop simples ou dessinés à trop gros traits. La bienveillance amusée avec laquelle Rudy regarde ses personnages se débattre dans leurs nœuds de problèmes m'a plu ; son originalité et même sa mélancolie. C'est un ton que l'on rencontre rarement dans les comédies françaises.

Qu'est-ce qui vous attirait dans le personnage d'Elsa ?

J'aime assez être la méchante de la bande. Elsa n'a pas de scrupules et est dotée d'une ambition dévorante : déontologiquement, elle est prête à tout. C'est une fille réaliste, elle repère immédiatement les opportunités qui se présentent : le cancer de Louis lui semble être un événement merveilleux puisqu'il peut lui permettre de mener à bien ses négociations. Pour autant, la grande force de Rudy est de lui offrir une forme de sincérité qui permet aux spectateurs d'être avec elle et de comprendre qu'elle cache en elle quelque chose susceptible d'attirer Louis. Il n'en fait pas un cartoon de méchante. Malgré tout, Elsa reste le symbole d'un système assez terrible contre lequel Louis et les autres doivent se battre.

Le cancer reste un sujet tabou. Dans « Je ne suis pas un héros », on a, au contraire, l'impression qu'il peut concourir à rapprocher les gens.

C'est vrai. Le film réussit à évoquer un sujet lourd et grave sans faire de discours et surtout sans perdre le spectateur. C'est toute l'intelligence de Rudy : il porte un regard très tendre sur l'être humain, ses petites lâchetés. Un regard profond, compréhensif et très particulier...

...Tout en dénonçant le cynisme de ces grands industriels coupables d'empoisonner la population avec des produits dangereux.

C'est fait avec une telle légèreté que le message n'en est que plus efficace. Il y a une forme d'élégance à traiter les choses de cette façon tout en montrant le caractère aberrant et scandaleux de ces pratiques : l'argent prime sur la santé des gens, c'est notre lot, c'est comme ça. Sauf que la plaidoirie de Louis durant le procès arrive pour nous redonner de l'espoir. C'est un tout petit bâton dans la grande roue de ce système mais on peut penser qu'à force de petits bâtons dans la roue, il sera peut-être possible de le renverser. Je trouve magnifique cette plaidoirie qui oppose David à Goliath et Julien aux industriels ; drôle, profonde, très belle.

Vous évoquez le caractère atypique du film. Rudy Milstein vous avait-il donné des références pour préparer votre rôle ?

Aucune. Je ne lui en ai pas demandé non plus. C'est curieux d'ailleurs car, en général, je suis très friande de ce genre d'indications. Lui en avait certainement mais il ne m'en a pas fait part.

Vous tournez en France et en Angleterre, souvent dans des registres très différents. Comme si vous étiez une sorte d'aventurière dans ce métier.

Je reconnais que j'ai une carrière plutôt éclectique. Dès que je termine un projet, j'ai envie d'aller vers quelque chose de nouveau. Je fais ce métier pour tenter des expériences ; c'est presque comme si je n'exerçais jamais la même activité. Je me sens riche de cela, même si c'est toujours incertain de s'engager dans une nouvelle aventure – premier film ou pas.

Dans le cas de Rudy, je n'ai jamais eu le sentiment de participer à un premier long-métrage. En dehors de la joie manifeste qu'il avait d'être là et de profiter de cette situation inédite pour lui, il était incroyablement prêt - techniquement et artistiquement. La préparation qu'il avait effectuée lui laissait un grand espace de liberté dans le travail.

Quel directeur d'acteurs est-il ?

Il tient ses acteurs et les laisse à la fois très libres. Rudy va toujours chercher la surprise jusqu'à nous faire jouer la scène à l'opposé de ce qu'on aurait pu imaginer. Il aime faire des pas de côté pour voir ce que cela donne. Il nous a souvent surpris et nous a laissés aussi beaucoup nous amuser. Rudy est comédien, il sait à quel point nous autres acteurs aimons chercher. Sur le plateau, il y avait une idée du jeu au sens premier. C'était extrêmement joyeux.

Vous n'aviez jamais travaillé avec aucun de vos partenaires.

Cela a été un grand plaisir de donner la réplique à Vincent Dedienne dont j'admire le travail et avec qui j'avais depuis longtemps envie de tourner. Et un énorme plaisir aussi de tourner avec Géraldine Nakache. Je ne l'avais jamais vue faire ce qu'elle fait dans le film. On dit souvent que les plateaux des comédies sont très austères parce qu'elles sont difficiles à réaliser. Là, c'était tout l'inverse. Désolée de faire un peu la promo, mais il y avait une grande harmonie sur ce film. On avait plaisir à être ensemble, la même envie de bien faire.

Parlez-nous des improvisations que Rudy Milstein vous demandait de faire.

Je n'en ai été que la spectatrice ravie : je suis incapable d'improviser. Par contre, les autres le faisaient de façon spectaculaire : Vincent, Isabelle, Johann et Géraldine sont très habitués à cet exercice et c'est jubilatoire à observer. J'étais donc au spectacle. De temps en temps, Rudy me glissait des choses à rajouter, à essayer, ou demandait à l'inverse à l'un de mes partenaires de me dire un dialogue totalement différent de celui auquel je m'attendais. À nouveau, cela créait des surprises, des accidents. Sur le plateau, aucune prise n'était jamais mécanique ou répétitive. Rudy voulait garder cette inventivité et cette créativité. Quoique le scénario ait été écrit au cordeau, il était souvent heureux de le bousculer avec nous.

Ces dernières années vous avez réalisé deux courts métrages et réalisé un épisode de « H24 ». Comment vivez-vous cette double casquette de réalisatrice et de comédienne ?

Les deux se nourrissent de façon très intéressante. Je

pense qu'au moins une fois dans leur vie, tous les acteurs devaient faire un tour dans une salle de montage. Ils devraient tous avoir à faire un casting avant d'en passer. Cela libère énormément. On comprend, par exemple, que si l'on n'est pas pris, ce n'est pas qu'on a été mauvais mais qu'on ne correspond simplement pas au rôle. C'est mystérieux un casting, c'est souvent une question d'alchimie. Être passée par là m'a bizarrement beaucoup plus apaisée que je ne l'aurais imaginé. J'ai cessé de me demander quel était le problème avec moi. De la même façon, cela rend très humble : on réalise vite que si les choses fonctionnent, ce n'est pas seulement grâce à soi. Du coup, sur les plateaux des autres, je suis plus attentive à ce que traverse le metteur en scène, et plus à l'écoute de ce qu'on me demande à l'image et au son. J'écoutais avant mais je le fais maintenant avec une autre oreille. Cela me rend plus créative aussi.

Quand réalisez-vous votre premier long métrage ?

Très bientôt. On est entré dans la phase de financement. Ce sera l'adaptation d'un roman anglais en anglais.

ENTRETIEN ISABELLE NANTY

Quel souvenir gardez-vous de votre première rencontre avec Rudy Milstein ?

On avait joué ensemble dans un sketch qu'il avait écrit lors d'un spectacle de La Troupe à Palmade. J'avais adoré son écriture et sa façon de jouer. Quand il m'a dit qu'il préparait un film et qu'il aimerait que je tourne dedans, j'ai tout de suite dit oui.

Vous connaissiez déjà le scénario ?

Pas du tout ! Je me fiche des scénarios. Quand j'aime quelqu'un, évidemment, je finis quand même par lire ce qu'il a écrit. Mais si on a besoin de moi, je viens de toutes façons. J'avais prévenu mon agent : « Je me libérerai, quelles que soit ses dates. » J'ai une confiance aveugle dans les gens que j'admire. J'ai admiré Rudy dès le premier jour. Impossible d'imaginer qu'il allait m'embarquer dans un truc moche. La surprise, c'est que son film est plus que bien, le résultat est formidable.

Vous avez donc fini par lire le scénario.

Et sans surprise, je l'ai trouvé formidable, très documenté, très subtil, sublimement dialogué. Rudy a dans son écriture la même liberté que celle qu'il a dans la vie.

Le couple que vous formez avec Sam Karmann est pour le moins insolite.

Vous pouvez même dire qu'il est gratiné. C'était doux de jouer avec Sam qui est aussi humain et gentil que son personnage

Le vôtre est plutôt à l'opposé...

On me fait beaucoup jouer les névrosées et ça me plaît beaucoup parce que ce sont des personnes qui souffrent, qui se protègent et chez qui l'agressivité cache toujours une forme de culpabilité. J'adore les gens qui se sentent coupables. Cette femme, c'est quelqu'un qui n'écoute pas pour ne pas être touchée. C'est une défense chez elle ; elle veut s'éviter de souffrir. Donc, quelle que soit la personne qu'elle a devant elle, elle s'en fiche.

C'est aussi une femme frustrée. Elle aurait pu être une grande avocate. Sa maternité lui a coupé les ailes.

Névrosée, frustrée, coupable... De toutes façons, psychologiquement, elle est sourde. À force de vouloir se protéger, elle en est devenue inhumaine. La petite leçon, c'est qu'une vie sans émotions est inintéressante. Un jour ou l'autre, on paie le fait d'être un robot. Elle paie.

Elle subit tout de même un choc terrible en apprenant que son fils est atteint d'un cancer.

La culpabilité la rattrape. À ce moment-là, elle pense que si Louis est malade, c'est forcément sa faute. Depuis

l'enfance, comme toutes ces femmes formatées pour réussir leur vie professionnelle, elle l'a nourri avec des trucs infâmes réchauffés au micro-ondes, sans d'ailleurs jamais réfléchir à ce que pouvait signifier la maternité. Je connais beaucoup de femmes comme elle qui n'ont jamais cuisiné un plat. Et puis, patatras, tout d'un coup, elles se trouvent confrontées aux ennuis de santé de leur famille et ça les ramène à un peu d'humanité.

Si Louis rentre dans ce cercle de mensonges, n'est-ce pas en partie pour gagner l'estime de ses parents ?

Sûrement. Encore du grain à moudre pour la mère. Mais on pressent vite qu'il va trouver la bonne voie.

Un mot sur vos partenaires ?

Je les ai tous aimés : Géraldine et Clémence, magnifiques ! Et Vincent Dedienne, exceptionnel. Il a un cerveau qui fonctionne à une vitesse incroyable, une créativité et une poésie insensées. C'était assez formidable de travailler avec des gens comme eux tous.

Vous aviez joué avec Rudy Milstein mais n'aviez jamais été dirigée par lui. Comment était-il sur le plateau ?

Extrêmement libre. Il nous reprend, réessaie des choses. C'est quelqu'un qui parle aux acteurs pendant les prises et j'adore ça. J'adore être dirigée – c'est la seule chose qui m'intéresse dans ce métier. Le résultat m'importe, bien sûr, mais le faire est plus important encore. Donc, quand je joue avec des gens qui font vraiment des propositions, c'est comme si j'étais un instrument sur lequel on joue. Or, j'aime quand on joue de mon clavier, que l'on me fasse faire ce qu'on aimerait que je fasse et non ce qui me pourrait me venir à l'esprit. Rudy a toutes ses qualités. Il s'amuse, il est décontracté et précis en même temps. Il cherche. C'est un grand ; un grand metteur en scène et un acteur génial. Chapeau !

RUDY MILSTEIN

Rudy Milstein vient du théâtre où il a écrit et mis en scène plusieurs pièces. Il a notamment travaillé avec toute la troupe de Pierre Palmade, avec qui il a créé une dizaine de comédies de 2011 à 2014.

C'est avec sa propre pièce « J'aime Valentine. Mais bon... » qu'il est nommé aux Molières en 2019 en révélation.

Il joue régulièrement au théâtre sous la direction d'autres metteurs en scène, comme Richard Berry ou José Paul, et parfois au cinéma (on l'a vu récemment dans « Les Cobayes » d'Emmanuel Poulain Arnaud).

Il écrit aussi pour la télévision, récemment il a participé à l'écriture du programme court « J'étais à ça » de Zoé Bruneau diffusé sur France 5 dans l'émission « C à vous ».

En janvier 2024, il créera sa nouvelle pièce « C'est pas facile d'être heureux quand on va mal ».

Il a réalisé plusieurs courts-métrages dont « Mon combat » avec Joséphine de Meaux dans le premier rôle et diffusé sur France 2.

« Je ne suis pas un héros » est son premier long-métrage.

LISTE ARTISTIQUE

LOUIS
HÉLÈNE
ELSA
FRANÇOISE
THIERRY
JULIEN
BASTIEN
BRUNO
CORINNE
AVOCAT DES MALADES

Vincent Dediene
Géraldine Nakache
Clémence Poésy
Isabelle Nanty
Sam Karmann
Rabah Nait Oufella
Johann Dionnet
Rudy Milstein
Anna Cervinka de la Comédie Française
Sébastien Castro

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur
Scénaristes
1^{er} assistant réalisateur
Directeur de la photographie
Régie générale
Costumes
Son
Décors
Montage
Musique
Productions
Directrice de production
Productrice
Producteurs
Distribution

Rudy Milstein
Rudy Milstein et **Théo Courtial**, avec la participation de **Gaëlle Macé**
Bruno Laurec
Thomas Rames
Alexandre Kassis
Clara Bailly
Mariette Mathieu-Goudier
Danaë Delbos-Jacob
Cyril Besnard
Dov Milsztajn
Delante Productions et **Nolita**
Noélène Delluc
Caroline Adrian
Romain Rousseau, Mathieu Ageron, Maxime Delauney
Paname Distribution